

Guy Atlan, Berthe Burko-Falcman,  
Edmond Kahn, Jean-François Lévy-Péreyre,  
Alfred Spira

# Du temps des Juifs au temps juif

*RÉCITS ET TÉMOIGNAGES*



Cercle Gaston Crémieux



## Avant-Propos

Ce recueil rassemble une série de textes étroitement complémentaires de ceux que le Cercle Gaston-Crémieux a publiés sous le titre *Temps juif, lecture laïque* (Liana Lévi, 1995, Paris).

Lorsqu'une commission, dite du "temps juif", du Cercle Gaston Crémieux se lança, il y a quelques années, dans l'aventure consistant à aborder d'un point de vue laïque le thème du temps chez les Juifs, rien ne nous permettait d'affirmer qu'elle conduirait à terme son projet : redécouvrir et commenter, dans cet esprit, un certain nombre des commémorations du calendrier juif, allant des plus classiques (*Rosh Hachanah*, *Kippour* ou *Pessah*) aux moins connues des non-initiés (le *Jeûne d'Av*) en passant par les plus perturbantes vis-à-vis de l'ordre social établi (*Souk-koth* ou *Pourim*), sans oublier de mentionner le rôle du *Shabbat* ou l'espérance messianique.

La réalisation de ce projet a été considérablement facilitée par les conditions, résolument non-académiques, dans lesquelles nous avons conduit notre travail : des discussions au départ informelles, puis autour de textes suscitant le débat, des rebonds de la parole de l'un à l'autre des membres du groupe au fur et à mesure que s'affirmait notre pensée. Ces conditions ont créé un climat propice aux échanges et à une complicité intellectuelle et affective telle que certains d'entre nous ont éprouvé le désir d'aller un peu plus loin dans l'engagement en racontant une expérience temporelle constituant, pour chacun d'eux, un élément fondateur de leur relation personnelle à la judéité.

Nous avons, un temps, pensé publier les textes de ces récits et témoignages en les intercalant entre les chapitres du livre ci-dessus évoqué. Il nous a finalement semblé préférable de les publier, l'un après l'autre, dans les *Cahiers du Cercle Gaston-Crémieux* et de les rassembler en un recueil autonome.

Dans notre esprit, ces textes complètent ainsi de façon essentielle l'expérience collective véhiculée par notre "lecture laïque du temps juif".



## Récit

### La rafle du Vel d'Hiv

*A la question "qui êtes-vous ?", Hannah Arendt avait l'habitude de répondre : "une juive. La judéité est non pas un trait constitutif de ce qu'est le sujet mais qui il est. Cela suppose qu'on soit en droit de parler d'expérience juive<sup>1</sup>".*

*A démêler les raisons de s'intéresser à la question d'abord, le thème du temps juif me sembla si bizarre et... si peu suggestif que la tentation me vint d'y aller voir, d'autant qu'un de mes amis en lançait l'idée et qu'il m'était plaisant de parcourir du temps sur ce temps avec lui et avec ceux qui vinrent au petit groupe que nous formâmes. Que lui, l'ami, ait eu un sens de ce qu'il entendait et attendait du groupe, c'est probable. D'entrée de jeu, l'accord fut unanime sur le fait qu'il ne pouvait s'agir que de "variations" laïques sur un thème qui trouve sa source et ses points d'ancrage avant tout dans le rituel religieux juif : ainsi, nous donnions-nous pour projet, du moins dans un premier temps, de parler de Pessah, Pourim, Souccoth ou Kippour... mais de façon conforme à notre engagement non-religieux. D'ailleurs, cette commission s'inscrivait comme activité du Cercle Gaston Crémieux, par nature laïque, comment pouvait-il en être autrement ? Est-ce que les membres du groupe partagèrent la même perplexité que moi devant ce thème, je ne le sais et ils y répondraient mieux que moi. Mais la juxtaposition de l'affirmation laïque de notre démarche à la référence*

---

<sup>1</sup> *L'émancipation, Hannah Arendt et l'expérience juive.* Martine Leibovici  
Collège de Philosophie, mai 1993.



*biblique de ces fêtes, souligne toute l'ambiguïté de notre propos, sa singularité... et sa richesse probablement. Nous menâmes cette aventure et certains s'aventurèrent dans des textes réunis dans le présent ouvrage sur quelques fêtes, dans lesquelles se déchiffre une charge symbolique, espèce de fonds commun à tous les hommes, à nous en tout cas, et de tous les temps. Est-ce à cela que nous devons de ne pas rester indifférents devant Kippour ou Pessah, au point de nous dire à travers ces événements religieux et la symbolique portée par eux, qu'ils sont les signes d'une appartenance à cette permanence, car elle fut celle des parents et de leurs parents et cela dans l'éternité ?*

*L'aventure de notre groupe s'est étalée sur plusieurs mois mais après le chemin parcouru, ma perplexité ne s'est guère dissipée et, que je sache, celle de certains autres pas davantage. Peut-être ai-je cependant plus de mots pour en parler aujourd'hui, de ce temps juif. Car ce temps, quel est-il ? Temps juif... mais qu'a-t-il de juif ? Existerait-il un temps, une échelle du temps qui aurait une dimension spécifiquement juive, des inscriptions particulières qui feraient qu'il soit différent de celui des Bretons ou des musulmans vivant en France ? Certes un calendrier existe, et des fêtes qui témoignent d'un rituel chargé de lourds symboles, mais quel est leur poids effectif pour un certain nombre d'entre nous en tout cas ? A ces questions, aujourd'hui je sais répondre, ou du moins, je peux répondre quelque chose : oui il existe un temps juif et ce temps, c'est mon temps de Juif, Juif français, né et vivant en France, juif qui a traversé pendant son temps de vie, l'histoire de ce pays, à sa manière, celle d'un Juif à qui il fut fait une histoire et de laquelle il a fait son histoire et son identité. Mais mon histoire, mon identité... mon expérience de vie de Juif... qu'a-t-elle à voir avec la tradition religieuse ? Aucune relation dirais-je car, ni de près ni de loin, rien ne vient de cette tradition qui ait eu de poids suf-*



*faisant pour infléchir ma conduite de vie et l'orienter dans un sens voulu par les canons de cette religion, ou même amené des inflexions dans le temps faisant qu'à certaines périodes de l'année s'imposait l'observation de règles ou la fréquentation d'offices. En tout cas, c'est incontestablement à d'autres signes qu'il m'est donné de vibrer et c'est autour de ceux-ci que s'établit ces éléments qui tissent mon "expérience" juive, cette part de mon identité : je les résume dans ce que j'ai appelé La rafle du Vel d'Hiv.*

*Deux remarques préliminaires : 1) Je ne suis pas historien, je n'ai pas de goût à écrire l'histoire, d'autres l'ont fait et le font mieux que moi et d'ailleurs il existe beaucoup d'ouvrages<sup>2</sup> relatant par le menu l'événement. Retracer celui-ci ici n'aurait donc qu'un intérêt réduit. 2) Ni ma famille ni moi n'ont été arrêtés et aucun de mes proches n'a connu le Vel d'Hiv en juillet 1942, mais pourtant l'événement me poursuit, alors je vais essayer de dire pourquoi.*

Dans l'avant-guerre, nous étions une famille somme toute banale, gens modestes, juifs d'Algérie, mon père et ma mère étant nés là-bas. Ils étaient, nous étions Français. Mon père avait connu la France car, en 1917-18, il s'engagea ou devança l'appel sous les drapeaux de quelques mois, je ne sais plus très bien. Il fut gazé - légèrement - à Verdun et, à la fin de la guerre, resta en France. Il devint ouvrier-charpentier. En âge de se marier, il retourna en Algérie chercher une femme, ma mère, dans un mariage arrangé, comme il en était coutume, par la famille restée là-bas. Ils revinrent immédiatement en France et eurent leurs quatre enfants, qui naquirent entre 1931 et 1939. Toute la famille de mon père (ses

---

<sup>2</sup> *Vichy et les Juifs*, M.R. Marrus et R.O. Paxton, Calmann-Lévy, 1981. *La grande rafle du Vel d'Hiv*, C. Lévy et P. Tillard, Robert Laffont, Coll. "Ce jour là", 1967.



parents et ses nombreux frères et sœurs) avait émigré en France, et celle de ma mère également. Ce fut pour mes parents une vie de labeur, en des temps difficiles où le chômage et la précarité étaient monnaie courante pour les petites gens. Mon père se considérait comme faisant partie d'une famille politique, les socialistes, et son antifascisme était au premier plan de son engagement. Il existait, pour lui, un grand homme, Léon Blum. Il épousa évidemment avec enthousiasme la cause du Front Populaire, si j'en crois moins mes souvenirs que les quelques photos conservées religieusement (encore...) par la famille. On y voit des ouvriers en grève, dont mon père, et quelqu'un qui tient un accordéon ! Il élevait ses enfants avec rigueur et considérait l'école comme le lieu où devaient s'acquérir des connaissances et une certaine idée de ce pays ; il attachait un grand prix à ce que ses enfants aient les meilleurs résultats scolaires. Que nous soyons à l'école parmi les premiers classés lui donnait un immense plaisir et, chaque mois, les résultats étaient proclamés dans la famille : nous devons être les meilleurs ! Ainsi le carnet scolaire était-il épluché et chaque note, s'il elle était insuffisante, commentée, expliquée ; des sanctions pouvaient suivre.

Le comportement de mon père avec le religieux : il en avait un grand respect et il allait souvent à la synagogue le samedi matin, du moins souvent dans mon souvenir. Nous observions les fêtes et le *Seder* était l'occasion d'une réunion de famille (ça se passait à la maison) où mon père lisait, lisait à n'en plus finir... Nous, les enfants, cousins, cousines, nous restions là, luttions contre le sommeil qui nous envahissait pour écouter cette parole, cette langue qui nous était étrangère et qui appelait le rituel du plateau rempli de choses bizarres ; cette langue, perçue dans le souvenir comme une musique étrange qui est encore présente, tel un écho définitivement gravé.

Et puis la guerre est arrivée. Mon père, ancien combattant, n'y est pas parti. Et l'exode, qui fut celui de tous. Et puis le retour à Paris, un voyage chaotique dans des trains qui n'arrêtaient pas de s'arrêter, un Paris vide, des Allemands, un hiver d'une très grande rudesse et la faim... la faim pour tous. L'école quand même, les biscuits qu'on nous distribuait et l'ombre du Maréchal qu'on nous demandait de chanter (dès 1941 ?).



C'est dans cette année 1941 que se produisent des discussions entre tous les hommes de la famille : discussions nombreuses, tendues, avec des affrontements violents, qui se répètent à chaque fin de semaine. Elles tournent autour de la conduite à tenir : faut-il se déclarer, fuir ou déjà se cacher ? La solution ne sera pas univoque pour l'ensemble de la famille mais mon père, parce qu'il est ancien combattant, dit-il, et père de quatre enfants, sera amené à considérer qu'il n'a rien à craindre ; il se désignera donc comme Juif, en apportant son nom, celui de sa femme et de ses enfants à un commissariat du quinzième arrondissement de Paris.

La suite... c'est un second hiver dans un Paris rude, et puis l'année 1942. Nous devons aller retirer nos étoiles au commissariat, y apporter notre poste de radio. Au printemps 1942, des gendarmes viennent, sur dénonciation, saisir le vélo que mon père avait gardé ; ces gendarmes prennent prétexte de ce vélo béni pour dire à mon père qu'ils ont aussi ordre de venir le chercher le lendemain. Le jour même, mon père se sauve et la grande cavalcade commence dans une France coupée en deux ; moi-même (j'ai neuf ans à l'époque), je partirai seul de Paris, quelques jours plus tard, vers Lyon puis Annemasse, où une partie de la famille se trouve. Un premier regroupement familial a lieu à Lyon où, après un voyage rocambolesque, ma mère nous rejoint avec mes frères et ma sœur. Puis, à la suite d'un incident, c'est à nouveau la fuite...

Début 1943, nous trouvons un relatif havre de paix en Haute-Savoie... et puis Stalingrad était tombée, une vraie défaite allemande de laquelle mon père nous dit sa joie ! Ce havre nous abritera un an. Un travail dans une scierie permet de survivre. Mon père a des copains qui, comme lui, se cachent des nazis, notamment un antifasciste italien.

L'hiver 1943-1944 est particulièrement rude (l'ont-ils toujours été dans cette période, ou est-ce dans mon souvenir ? ). La Haute-Savoie est submergée par les miliciens et les nazis car les combats de la résistance y sont intenses. Ils déferlent partout, dans les villages, les hameaux, ils arrêtent beaucoup de gens, des enfants - dont mon frère et moi, mais ils nous relâchent dans la journée - et il y a beaucoup de neige et ils ont des chiens. Mon père attrape une pneumonie grave ; il meurt après quelques jours de maladie.



Voilà donc cette histoire dessinée à traits grossiers, mon temps de juif dans cette période bouleversée. Elle est banale, elle est exceptionnelle, les deux à la fois ; des histoires de ce genre, les amis de mon âge en racontent d'équivalentes.

Après le temps de cette histoire, que fut la mort rencontrée, la fin de la guerre est arrivée et ce fut la remontée sur Paris, les retrouvailles avec les bribes de famille... et avec un appartement vide, sale, saccagé, tout cela comme dans un temps blanc, sans relief, dans le froid et la misère. Certes, avec le terme de cette guerre qui arrivait, la fin d'un temps de malheur mais dans la joie des autres. En 1945, la défaite de l'Allemagne enfin consommée, il y eut d'énormes explosions de joie, sur la place de la Concorde par exemple - toute la famille y était, je crois - mais c'était une joie des autres, visible, vibrante, une joie étrangère, comme si nous ne pouvions nous y résoudre. Ma mère disait sa détresse et probablement nous avec elle. Certes Pétain était chassé, les crimes dénoncés et de Gaulle et les résistants, porteurs de l'espoir d'un monde nouveau, remplissaient l'espace. Mais mon souvenir, aussi longtemps que je m'interroge, s'inscrit dans une longue période d'hébétude, où les temps de l'enfance et de l'adolescence n'avaient pas de sens, comme annulés, laissés en friche ou abandonnés aux autres qui, eux, jouaient entre eux, formaient des groupes, des bandes. Trouver des écoles par exemple, pour poursuivre des scolarités interrompues, n'était pas simple. L'impression générale qu'il me reste de ce temps, c'est que nous vivions comme en marge par rapport aux enfants de nos âges : eux, ils allaient normalement à l'école ou au lycée, ils occupaient leur temps à des activités normales. Nous étions saisis par un "autre chose", un autre continent, duquel nous cherchions à émerger, perdus, sans signe de reconnaissance. Et, pour survivre, nous fréquentions les associations caritatives juives de l'époque. Nous avions presque honte de l'histoire qui nous était arrivée, si bien qu'en ces temps-là l'appartenance juive était presque masquée. Je n'ai pas souvenir d'avoir osé dire mon histoire à mes camarades de lycée, lorsqu'enfin ma mère a pu nous y inscrire, en octobre 1946 et, pour paraître non différent des autres, j'ai même inventé quelque lycée imaginaire de province que j'aurais fréquenté avant mon entrée au lycée Michelet...



Sans signe de reconnaissance, disais-je plus haut. Oui, sans doute, mais, assez vite aussi, s'installa un temps que j'appellerai de recomposition. Le paysage politique de l'époque, en pleine effervescence, se coupait en deux : il y avait ceux qui avaient combattu les oiseaux du malheur et les autres, ceux qui avaient organisé ce malheur. D'un côté, se montraient ceux qui, au prix d'un héroïsme que nous voulions impressionnant, avaient bravé l'abject et soutenu autre chose dans ce pays ; de l'autre, se comptaient ceux qui, par lâcheté quelquefois, par conviction souvent, avaient pactisé avec le nazisme, ouvert les portes de l'extermination massive et de l'exclusion définitive. Et pour nous, jeunes gens qui eurent leur temps d'enfance dans les années noires, la fascination qu'exerçaient ces résistants, ces déportés, souvent Juifs ou militants communistes, était considérable : ils avaient été arrêtés, les armes - parfois dérisoires - à la main, luttant contre un ennemi qui était presque moins l'Allemand que les tenants du régime de Vichy. Les hommes de pensée de l'époque de la libération, les poètes, les peintres, tout ce qui avait du poids dans le monde intellectuel se retrouvait pour dire la nécessaire reconquête des valeurs, le retour à un ordre qui devait avoir pour règles la tolérance et la liberté. Je crois pouvoir dire que notre adhésion à cette mouvance était si forte que tout signe de faiblesse manifesté à ceux de Vichy était ressenti comme une trahison. C'est pourquoi, assez vite, de Gaulle fut suspect à nos yeux : sa vigueur ne nous semblait pas suffisante ; il pactisait avec la droite qui s'affichait, celle qui avait compté tant de gens dans les rangs de Vichy... et il éloignait les communistes. Les discours sur la nécessaire réconciliation nationale nous paraissaient insupportables. S'identifier à ceux qui avaient refusé l'ordre allemand et Vichy, vivre avec eux, les écouter, les admirer presque naïvement redonnait du sens aux choses, aidait à recomposer le temps et à éloigner le malheur qui nous avait frappés, comme si l'on devenait alors moins orphelin. Vers l'âge de dix-huit ans et pendant de nombreuses années, je fus le familier d'un couple de résistants, tous deux ouvriers juifs, membres des mouvements de jeunesse communiste à l'époque de la guerre et anciens déportés, elle à Ravensbrück et lui à Buchenwald.

Le crime de Vichy restera dans l'histoire de ce pays un crime absolu, et le faux-fuyant qui est de dire que les institutions républicaines n'en



sont pas comptables, comme pour l'atténuer, est indéfendable. Même si ce n'est qu'une frange de ce pays, c'est tout de même lui, ce pays, qui fit Vichy, qui édicta les lois d'octobre 1940, reprises et complétées en juin 1941. Leur nature était probablement si extravagante que leur sens échappa à la plupart des gens auxquels elles s'adressaient... et peut-être à bien d'autres. Mon père ne pouvait probablement pas croire en leur contenu.

J'ai appelé ce texte *La rafle du Vel d'Hiv*. En effet, la commémoration du cinquantième anniversaire de cet événement a fait revivre tant de choses : la controverse sur la république et la nature du régime de Vichy... et ce printemps 1942 qui se répète dans ma tête, ce temps de rupture, de fuite, de séparation de l'enfant que j'étais d'avec ses parents... et la survie aussi, bien que ce fût dans le malheur. Ce malheur... mais quel est-il lui-même, si on le met en parallèle avec celui qui fut imposé aux enfants de Pithiviers<sup>3</sup>, ces enfants de deux à douze ans, arrêtés lors de la rafle, envoyés dans ce camp du Loiret puis séparés de leurs parents et ramenés en août 1942 à Drancy avant d'être tous déportés ? Mon sort aurait pu être celui qui fut le leur car nous étions de même nature ; le hasard en décida autrement, mais la détresse que je leur prête me colle à la peau. Et comme cet autre ami, âgé de quatorze ans en 1942, parent du couple dont je parlais plus haut qui, encouragé par ses parents, avait fui le Vel d'Hiv en ce 16 juillet 1942 en se faufilant entre les gardiens de la paix à l'occasion d'une bousculade<sup>4</sup>.

La recomposition : je la situe dans ce qui précède, notamment dans cette identification à ceux qui avaient refusé l'ordre nazi et celui de leurs complices français. Notre identité, celle que je ressens et dont je me réclame aujourd'hui et maintenant, est faite de tout cela : avoir été Juif durant ce temps, ce temps qui m'a et nous a définitivement imprégnés de la nécessaire référence à certaines valeurs pour triompher de la fureur.

---

<sup>3</sup> *L'étoile jaune à l'heure de Vichy*, G. Wellers, Fayard, pp. 137-142, 1973.

<sup>4</sup> *Les évasions, le prix et la liberté*, Denoël, coll. "La résistance par ceux qui l'ont faite", pp. 17-35, 1965.



*Croire* se retrouve ici, quelles que soient les façons dont nous conjuguons le propos : croire en des valeurs, en des organisations politiques qui sauront protéger l'étranger, celui qui est différent. Je saisis mieux aussi pourquoi bien des Juifs, des "petits Juifs", furent à l'avant-garde des mouvements fondateurs d'espoir, des premières idées socialistes qui déferlèrent sur l'Europe au début de ce siècle. Et ma "permanence" juive ? Elle se réclame de mon père, de notre histoire et de la fidélité à celle-ci, celle qui s'est construite dans les temps que j'appelle de recomposition. Est-ce que cela fait un *temps juif* ? Oui, dans une histoire et dans le champ de valeurs où je situe mon existence. Une *expérience* juive, aurait peut-être dit Hannah Arendt ?

G.A.



## Témoignage

### Images de Kippour

Plutôt que de parler de la signification de *Kippour*, telle qu'elle peut être décrite dans les textes, je préfère évoquer ici les traces qu'ont imprimées en moi son apprentissage et sa pratique, depuis mon enfance jusqu'à aujourd'hui.

Lorsque je vois la quantité de Juifs présents dans la rue devant les synagogues, avec leurs vêtements des jours de fête et parlant de leurs affaires, je ne peux m'empêcher de penser que les grandes lignes de force de *Kippour* sont profondément sociales. Il est nécessaire d'être vu ce jour-là, c'est un signe important dans la communauté. Et quel autre jour que celui de *Kippour*, la fête la plus sacrée, le permettrait aussi bien ?

Oui, c'est une fête sacrée, et c'est d'ailleurs pour cela que tant de Juifs révolutionnaires ont cherché à la désacraliser, par exemple en mangeant des sandwiches au jambon tout particulièrement ce jour là ! Ce n'est pas la fête des Morts, comme beaucoup de Juifs éloignés de la tradition le croient, ni même le jour du *Pardon*, traduction hâtive et impropre de l'hébreu. C'est beaucoup plus, une fois l'an, la possibilité de repartir *de novo*, au terme d'une expiation de toute une journée, marquée par un jeûne complet, d'un jeûne d'expiation pour tous les contrats moraux qui n'ont pu être tenus au cours de l'année écoulée. Et ce jeûne est d'autant plus pénible à appliquer que, dans certaines traditions, il est suivi - quand il n'est pas précédé ! - d'un repas très copieux...

Il y a dans *Kippour*, pour moi, comme un défi, une difficulté à *bien* jeûner, c'est-à-dire à s'arrêter et à expier, en fait à reconnaître - à *connaître*, au sens ancien du mot - ses fautes, à délimiter les conditions qui ont conduit à ces fautes, afin de ne plus les commettre. Avec, en plus, pour aboutissement immédiat, un repas, c'est-à-dire l'obligation d'un nouveau départ dans la vie, une fois *les compteurs remis à zéro*... La per-



fection n'est pas de ce monde, et *Kippour*, dans le défi d'une perfection à rechercher, peut être comparé à beaucoup d'autres "perfections" qu'il faudrait atteindre selon le judaïsme : telles les si nombreuses *mitsvoth*, dont une seule, parfaitement réalisée, serait, dit-on, suffisante pour plaire à Dieu...

Tout serment énoncé à *Kippour* prend un caractère sacré, comme l'est celui de la fête, et devient, par là, d'autant plus difficile à rompre. Certains rattachent le caractère sacré de *Kippour* à ce que serait, paraît-il, sa capacité à maintenir en vie des Juifs, au seuil de la mort, jusqu'à ce qu'ils puissent entendre le *Shofar* - le souffle du *Shofar*, ce son monocorde venu du fond des temps, qui appelle au rassemblement du peuple de Dieu sous le signe du Bélier, et non point sous celui du Taureau Apis ni sous celui des Poissons...

*Kippour* pour moi, ce sont d'abord les Juifs de *Kippour*, ceux qu'on ne voit qu'une fois par an, comme s'il suffisait d'une fois, comme s'il suffisait de se mettre à papoter devant une synagogue... Et, en vérité, une seule fois suffit, à condition qu'elle soit parfaite, ou alors cela ne vaut vraiment pas la peine !

E.K.



## *Récit*

### A propos du ghetto de Varsovie

Des événements, heureux ou tragiques, jalonnent nos histoires et ont un rôle fondateur qui leur donne une signification à jamais particulière. L'histoire et l'identité juives du XX<sup>e</sup> siècle sont marquées par l'avènement de la barbarie institutionnalisée au moyen de l'extermination systématique, la *Shoah*. Non pas que telle barbarie n'existait pas auparavant, mais jamais avec cette ampleur, avec cette systématisation ni avec cette visibilité, quels qu'aient été et que soient encore les efforts entrepris pour la masquer et la nier. Parmi tous les événements qui ont marqué cette époque et dont on a gardé la mémoire, certains font l'objet d'une commémoration qui leur confère une signification symbolique particulièrement importante. Tel est, tout particulièrement, le cas de l'insurrection du ghetto de Varsovie. A travers le monde entier, la célébration de son souvenir au mois d'avril constitue l'un des temps forts de la reconnaissance de l'identité juive non religieuse (ou plus exactement non exclusivement religieuse), de même qu'en France, la célébration de la rafle du Vel d'Hiv revêt un caractère identitaire et symbolique qui dépasse sa seule signification historique. La célébration du cinquantième anniversaire des événements marquants de la seconde guerre mondiale a constitué en outre un temps fort propice non seulement à l'évocation de ces événements, mais aussi à une plus grande compréhension de leur signification. Il en fut de même en ce qui concerne le cinquantième anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie, en avril 1993, qui montrait bien la signification toujours actuelle de cet épisode et sa place particulière dans l'identité juive d'aujourd'hui. Mais l'importance de cet événement dans le déroulement et l'articulation du temps tel que vécu par nous, Juifs, Français, laïques, dépasse ce seul constat.



images de terreur et d'espoir qui renforcent le caractère sacré, inattaquable, du ghetto.

L'histoire de l'insurrection ne peut que forcer le respect, l'admiration et la tristesse. Combien ont-ils pu nous manquer, celles et ceux qui ont été capables de tels comportements ! De quoi n'auraient-ils été pas capables s'ils avaient vécu ? Mais, dans le même temps, les vivants ne se sont-ils pas trop facilement réapproprié leur épopée tragique et le sens qu'on lui attribue pour les besoins de causes autres que celle qui était la leur, la survie, la vie tout simplement ?

Un jour de l'été 1979, à Varsovie, nouvelle visite sur les lieux du ghetto, avec mes enfants cette fois. Nous nous trouvons au milieu d'une grande esplanade, très froide, entourée d'immeubles sans style, comme les architectes russes savaient si bien les dessiner dans les années 1950. Un monument commémore le ghetto qui se trouvait là, des roses rouges, fraîches, témoignent du caractère vivant du souvenir. Des inscriptions en caractères hébraïques indiquent clairement, même pour qui ne peut les lire, de quelle histoire il s'agit. Tout est évoqué, mais en faisant et en montrant le minimum décent. Rien en fait ne permet d'imaginer ce qui s'est réellement passé et dont les vestiges se trouvent sous nos pieds, sous la dalle sur laquelle nous nous tenons. Et très peu de temps après la dernière vague de l'antisémitisme d'état dans la très catholique Pologne, on peut ainsi nous montrer que le souvenir du martyr du peuple juif est bien présent dans ce pays du socialisme réel et dans l'histoire duquel les Juifs ont joué un rôle si important. D'ailleurs, comme pour témoigner d'une présence toujours en apparence vivace, un théâtre yiddish a toujours continué à exister à Varsovie. A la fin, ni les acteurs ni les spectateurs ne comprenaient plus le texte de ce qui était déclamé... Et dans le même temps, Israël célèbre la combativité des Juifs les plus déterminés et soutient ses combattants les plus glorieux, même s'il leur arrive de prendre quelques libertés avec les droits de l'homme.

Les travaux historiques et les témoignages sur l'histoire du ghetto et son insurrection sont très nombreux, le journal d'Adam Czerniakov<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> *Le journal du ghetto de Varsovie*, Adam Czerniakov, La Découverte, Paris, 1993.

étant l'un des derniers et des plus éclairants puisqu'écrit de l'intérieur. Des documents photographiques sont exhumés, des archives sont encore mises à jour. Chaque fois que nous en prenons connaissance, c'est la même tristesse, le même écœurement. Et aussi, souvent, la même double interrogation : comment des centaines de milliers de personnes, dont nous aurions très bien pu être, en sont-elles arrivées à se laisser exterminer de façon aussi passive ? Comment quelques dizaines d'illuminés ont-ils pu concevoir le projet fou de se battre à mains presque nues, de faire sauter des chars, de tuer des Allemands avant de se suicider ? Au moment d'agir ainsi, l'individu a-t-il la moindre conscience de la signification de ce qu'il est en train de faire, ou au contraire agit-il de façon quasi instinctive, sans clairement saisir le sens profond de ce qu'il est en train de réaliser ?

Toutes les études et tous les témoignages indiquent que l'insurrection du ghetto de Varsovie a été l'aboutissement d'une préparation et d'une organisation minutieuses, concertées et intelligentes. Plus même, le sens de cette insurrection était clairement perçu par ses organisateurs, et il était double : d'une part, sûrement, sauver le plus grand nombre de ceux qui pouvaient l'être, et d'autre part faire prendre conscience au monde de ce qui était en train de se passer. Même si cette double volonté était clairement affirmée, elle se situait dans un contexte où toute initiative était impossible pour les habitants du ghetto eux-mêmes. Leur seule façon d'agir était de réagir aux initiatives des Allemands. Il fallait en permanence se cacher, échapper aux mesures vexatoires et aux dangers mortels, tenter de s'organiser par rapport aux intentions réelles ou supposées de l'ennemi. Et l'on ne voit pas comment il aurait pu en être autrement dans le contexte du ghetto : danger permanent de mort et de déportation, dénuement extrême, isolement complet du monde extérieur à l'exception des contacts ténus (mais cependant fondamentaux) avec une partie de la résistance polonaise et, à travers elle, avec quelques rescapés réfugiés à Londres. Dans de telles conditions, comment aurait-il été possible d'organiser une action ayant un sens positif, une offensive, une insurrection ? On ne pouvait rien - ou à peu près rien - choisir, on subissait tout. Ainsi, organiser une résistance, une lutte armée, ne pouvait se



faire qu'en réponse aux initiatives prises par les Allemands. Quelques signes semblent indiquer que la liquidation complète et définitive du ghetto est en préparation. On peut alors tenter de s'organiser pour y répondre, si l'on a fait le choix de tenter de s'y opposer ou au moins de ne pas tout subir passivement. C'est ainsi semble-t-il que, dans la nuit du 19 avril 1943, en réponse à l'entrée massive des troupes allemandes dans le périmètre du ghetto, les premiers combats sont déclenchés : un char saute, de nombreux soldats allemands sont tués, l'ennemi est contraint, très provisoirement, de se retirer. Peut-on pour autant parler d'une insurrection menée par des combattants héroïques ? Certes, il faut bien prendre garde de ne pas minimiser leur courage et leurs mérites qui furent immenses ! Quel aurait été le comportement de chacun d'entre nous en pareille circonstance ? Qu'aurais-je été capable - ou plutôt incapable - de faire ? Mais à partir du moment où une résolution était prise de ne pas accepter la mort telle qu'imposée par l'Allemand, il paraît clair qu'il ne pouvait pas exister d'autre issue possible que celle qu'ils ont choisie : se battre en causant le maximum de dégâts, en utilisant le minimum de munitions, tenter de faire savoir par tous les moyens à l'extérieur ce qui se passait, aider les autres à disparaître si tel était leur souhait, puis se faire soi-même disparaître si on en avait encore la force. Le témoin, toujours vivant, Marek Edelman<sup>6</sup>, décrit en termes très simples ce comportement qui résultait d'une absence totale d'alternative.

Je pense qu'en présentant ainsi ces événements tragiques et exemplaires, on ne les désacralise pas mais qu'on leur rend simplement leur dimension humaine. Ceux qui se sont ainsi défendus - et soulevés - n'étaient pas différents des autres. Ils se sont trouvés, à un moment donné, dans une situation extrême où leurs actes les dépassaient. Le fait de participer à la prise de conscience collective de leur état et de leur devenir leur imposait en quelque sorte leur conduite. Encore bien sûr fallait-il être à même de la mener jusqu'à son terme ce qui, à l'évidence, nécessitait des qualités peu communes. Et c'est sûrement en cela, en leurs qua-

---

<sup>6</sup> *Mémoires du ghetto de Varsovie, un dirigeant de l'insurrection raconte*, Marek Edelman et Hanna Krall, Liana Lévi, Paris, 1993.

lités propres, qu'ils auraient tant pu nous apporter et qu'ils nous manquent tant aujourd'hui.

Les actes accomplis par les combattants du ghetto de Varsovie ont un sens qui les dépassait individuellement. C'est dans cette dimension qu'ils marquent un temps fort de l'histoire moderne et qu'ils constituent donc un des repères fondamentaux de notre inscription dans l'histoire et dans le temps, qui appartient à l'humanité tout entière mais auquel nous sommes évidemment plus attachés en tant que Juifs.

A.S.



## Témoignage

### Conte messianique

*Un jour viendra, Schmouel l'avait toujours dit, où tout irait mieux...*

Le refus des contingences guidant sa vie dans un monde hostile aux Juifs, il lui était possible de vivre en restant optimiste. Le refus des contingences induisait en lui une attitude qui le sauvait de bien des mauvais pas. Il se disait souvent que le refus de voir du mauvais chez l'autre, le différent, l'antisémite, le raciste rendait l'autre, le différent, meilleur qu'il ne l'aurait été naturellement.

Ce refus des contingences, cette manière de vivre lui semblaient ceux d'un Juif resté dans le ghetto, dont le principal travail aurait été de voir la réalité du monde, des gens, ni si bons, ni si dévoués, ni si intelligents qu'il aurait voulu qu'ils soient. Quand il pensait à l'arrivée du Messie, il devenait optimiste, mais aussitôt il se prenait à être inquiet de l'intolérance locale, du totalitarisme, de l'antisémitisme et du racisme, de la méchanceté en général. Quand il était tenté par le raisonnement messianique, il se disait que, l'antisémitisme ayant disparu, il ne pouvait que revenir et, qu'inversement, comme l'antisémitisme allait revenir, c'était qu'il n'avait jamais disparu. Avec ce sentiment qui abolit l'étrange, il se voyait, Juif vivant en France, comme un enfant - d'autres auraient dit comme un minoritaire, ou comme un individu faisant partie d'un peuple mineur parmi des peuples majeurs, adultes.

Avec l'arrivée du Messie, concevoir la monstruosité de la *Shoah* lui semblait possible, ce qui, autrement, n'aurait jamais été envisageable. Sans l'idée du Messie, il serait devenu fou que de devoir vivre avec une telle monstruosité. Quand il ressentait que d'autres monstruosité étaient possibles (comme en Yougoslavie), il se sentait très mal. Par sa brutalité, le jeu de massacre de foire consistant à faire tomber, comme un divertis-

sement, la tête de Hitler ou celle de Staline lui plaisait bien. Mais il savait aussi que cela ne serait réellement possible que dans les temps messianiques. Aussi, comme Juif, préférerait-il vivre au présent, comme l'Étranger de Camus, sous le signe fatal d'une irréductible extranéité, étranger aux *goyim*, hors de leur monde. Autant dire qu'il n'était Juif qu'en monde juif. Sauf à être un Juif militant. C'est-à-dire, en se nommant comme tel !

Lorsque le Messie arrivera, tout sera possible. Dans la transcendance juive, tout est possible. Par exemple, en souscrivant au slogan : *Nous sommes tous des Juifs allemands*, dans ce terrible jeu de société où le combat non conformiste conteste les valeurs admises mais stimule aussi leur conservation. Les Juifs et les Allemands. Jésus, comme candidat Messie, lui semblait avoir raison lorsqu'il disait que quiconque ne recevrait pas le Royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrerait point... Juif, il se sentait volontiers de ces enfants qui viendraient de temps en temps troubler les pieuses discussions comme celles qui traitaient de qui est Juif - être Juif dans un monde jacobin, être Juif en diaspora... - ou encore de la montée de l'extrême droite et de l'antisémitisme... Juif, il disait facilement que "*lorsque je serai grand, vous verrez ce que vous verrez...*"

Tout cela restant d'un ordre messianique, était renvoyé à des temps qui n'arriveraient probablement jamais. Le temps juif de cette vision enfantine était tourné vers un avenir abstrait, d'une linéarité indestructible, propre aux Juifs qui ne pensent qu'aux valeurs de justice à défendre sans arrêt, quelles que soient les contingences.

Quand il pensait à l'histoire du Messie et aux formes qu'il avait pu prendre - roi, prêtre, ou prophète - et à ce que d'aucuns en avaient attendu, et de leurs échecs - et cela tout particulièrement au lendemain de la *Shoah* - il restait extrêmement vigilant à préserver l'idée de la mort du Messie au combat, sans souffrance rédemptrice, et à rejeter l'idée du Messie ou des Justes (les *Lamed Vav*) acceptant de souffrir et d'expié, sans se plaindre, les péchés du monde entier. Il s'opposait à l'idée chrétienne selon laquelle le Messie serait déjà arrivé et aurait souffert pour tous afin detablir un monde meilleur, et il se voyait combattre et non souffrir pour un monde meilleur. Il ne se laissait surtout pas bercer par la souffrance d'inspiration chrétienne, adoptée par beaucoup de Juifs en tant que mis-



sion juive d'exemplarité. Pour que les idées messianiques de vérité, de justice et de paix aboutissent, malgré la *Shoah* et malgré la souffrance du monde, si difficile à assumer au jour le jour, il voyait très nettement la nécessité de se fixer des buts, des buts en "isme", même s'il devait s'avérer que l'adhésion à des "ismes" ne permettrait pas d'atteindre le but messianique de réalisation d'un royaume de vérité, de justice et de paix parmi les hommes.

Schmouel ne cessait de se répéter qu'autrement il n'aurait vraiment pas su quoi faire de ce monde.

*E.K.*

## *Témoignage* Bayonne-Bordeaux, ou l'itinéraire d'un "Juif portugais"

L'occasion m'a été donnée récemment d'assister à un office de *Bar-Mitzvah* à la synagogue de Bordeaux. Cette cérémonie a fait ressurgir des souvenirs anciens qui me sont revenus comme un choc et qui m'incitent à poser quelques questions en matière de traditions et de transmission. Il semble en effet que le problème de la transmission soit central dans une identité reconnue, particulièrement dans notre cercle composé de familles dans lesquelles nous ne disposons pas, en général, d'un cadre rituel stable où inscrire notre judaïsme, où le *montrer* à nos enfants.

La communauté de Bayonne fait partie de ce que l'on appelle le "judaïsme portugais" : issus du marranisme espagnol médiéval, expulsés définitivement en 1492 d'Espagne et en 1497 du Portugal, les Juifs qui n'avaient pas renoncé à leur foi se sont réfugiés à Bayonne, Bordeaux, Amsterdam et en d'autres points du globe... Ces communautés ont développé et perpétué toute une vie juive pendant quatre siècles, et notamment une liturgie bien spécifique qui a survécu à la guerre, jusqu'au début des années 1960 pour Bayonne. L'arrivée des Juifs d'Afrique du Nord a soudain bouleversé cette continuité. Les "Séfarades" apportaient leur présence numérique, fait positif pour une communauté décimée par la guerre, mais soulevaient brutalement la question des traditions : "*Ils ne chantent pas comme nous...*" Après plusieurs tentatives de compromis (partage des offices, etc.), la liturgie d'origine n'a pas résisté ; d'autant plus qu'à la même époque, les autorités consistoriales parisiennes (le Consistoire Central, vers 1960) mettaient de l'ordre dans leurs paroisses en interdisant les chœurs et instruments de musique pour les offices, ce qui a contribué à la disparition d'une pratique transmissible (la musique était écrite<sup>7</sup>).

---

<sup>7</sup> Il y avait à Bayonne, jusqu'à cette époque, un chœur polyphonique de femmes (!) accompagné d'un harmonium.



Ce processus de disparition quasi complète est maintenant achevé : plus de Bayonnais (décès des personnes âgées, mobilité et assimilation massive des jeunes...), plus de lieux de tradition, bref plus de références. La synagogue s'est complètement transformée et tend à perdre la mémoire de son passé (problèmes d'archives, etc.) ; les tombes du XVII<sup>e</sup> siècle disparaissent sous les broussailles...

Comme tous les Juifs de France issus de l'émancipation, les Bayonnais d'après-guerre ont vécu leur identité juive d'un point de vue strictement religieux. Ils organisaient leur vie selon les deux directions qui leur paraissaient les plus importantes : socialement, c'étaient des commerçants bourgeois, certains sur le déclin. Beaucoup ont perdu, pour des raisons diverses, les grandes fortunes et les grandes propriétés de leurs ancêtres. Mais ils ont conservé une situation locale aisée. Ils se voulaient parfaitement assimilés, "non reconnaissables extérieurement".

Du point de vue juif, "la religion" était vécue au même titre que celle des catholiques. On allait "au temple" et non à la synagogue. Dans nos familles, il y avait peu d'intellectuels et de mouvements de pensée ; en fait la vie communautaire n'était pas très développée en dehors des activités strictement culturelles : administration de la synagogue, gestion du cimetière, fonctionnement d'une maison de retraite. Il faudra attendre 1967 pour que les dirigeants se préoccupent de l'avenir et offrent aux jeunes des vacances "formatives" dans des mouvements de jeunesse nationaux. Les quelques rencontres organisées par la suite dans ce cadre ont cependant avorté, en partie à cause de la frilosité des instances locales : le repli sur soi était total, justifié explicitement par la spécificité historique de la communauté et par la peur de perdre ses précieuses caractéristiques. L'attachement à l'Etat d'Israël (au moins jusqu'à la guerre des Six Jours) était plutôt lointain (dans tous les sens !). Les traditions religieuses à proprement parler consistaient à respecter les principales fêtes : *Roch-Hachanah*, *Kippour*, *Pessah*, le *Shabbat* (le vendredi soir plutôt que le samedi, où l'on est obligé de travailler) ; on les célébrait en famille autour d'un aïeul. On confectionnait une *cachेरout* "locale", c'est-à-dire fondée sur l'exclusion du porc et le non mélange de lait et de viande, mais assez laxiste en dehors de cela (il n'y avait pas d'approvisionnement en viande *cachेर* avant 1970).



L'importance que l'on accordait à la liturgie locale, dont tout le monde connaissait et valorisait la spécificité, peut s'expliquer également par la position déterminante de la pratique religieuse qui, à elle seule, définissait l'appartenance au judaïsme. Les rares personnes que l'on ne voyait pas aux offices n'étaient d'ailleurs pas considérées comme de "vrais" Juifs.

La comparaison avec la disparition des communautés de l'Est n'est pas soutenable, pour des raisons évidentes. Cependant, il s'agit quand même d'une forme de disparition d'une des multiples traditions, mais avec maintien (plus ou moins en l'état) des lieux. Que voit-on maintenant ? Une synagogue immense, et presque vide. A l'intérieur, des gens - que l'on ne connaît plus que vaguement - qui célèbrent des offices selon un rite n'ayant plus qu'une lointaine parenté avec celui que l'on chantait naguère.

Peut-on rapprocher cette situation de celle de l'Égypte ? Au Caire et à Alexandrie, les synagogues sont parfaitement conservées (elles sont "monuments nationaux", placées sous la responsabilité de l'État). En 1989, on y trouvait une dizaine de vieux Juifs, dont tous les enfants avaient émigré. Ils attendaient la mort sur place. Bayonne n'est pas en Égypte, et pourtant la communauté s'éteint ; elle est condamnée à devenir un musée (au plus mauvais sens du terme), chose difficile à admettre pour qui y a vécu. Or, à Bordeaux, la situation a évolué de manière totalement différente : la même immigration de Juifs d'Afrique du Nord n'a pas produit les mêmes effets. La liturgie a survécu dans son intégralité, les arrivants ayant accepté de s'adapter à ce qu'ils trouvaient ; sans doute la situation numérique des Bordelais était-elle meilleure à l'époque. Mieux, la formation se perpétue dans ces traditions (elle est actuellement assurée par un "Bordelais" authentique). Résultat pour le voyageur : un saut impressionnant dans le passé !

J'ai pu ainsi réentendre l'office du vendredi soir tel que je l'avais appris ; je l'avais évidemment conservé en mémoire, mais je le pensais définitivement perdu du point de vue de son audition directe<sup>8</sup>. J'avais fait

---

<sup>8</sup> Nous en possédons cependant un enregistrement en direct, datant de 1960, techniquement épouvantable, mais dans lequel on peut reconnaître les voix de certaines personnes que nous avons bien connues...



le deuil de Bayonne (en tant que rite vivant), et le voilà qui réapparaît à Bordeaux, après plus d'une trentaine d'années ! Expérience troublante... On ne passe pas si facilement d'un souvenir enfoui au plus profond de soi à une "nouvelle" perception du passé.

Ce passé, le voici rapidement résumé. Je suis issu de l'une de ces familles bayonnaises et, à ce titre, j'ai été élevé dans cette tradition, centrée sur l'aspect religieux du judaïsme. Sans être des "piliers de synagogue", nous la fréquentions assez régulièrement, toujours pour les fêtes, épisodiquement pour le *Shabbat*. Ma mère chantait au "chœur" pour les grands offices, ce qui m'avait très tôt sensibilisé à l'aspect musical de la liturgie.

Comme tous les jeunes Juifs bayonnais, j'avais fait ma *Bar-Mitzvah*. La préparation collective de cette cérémonie pendant plusieurs années avait constitué, en fait, l'essentiel du judaïsme de ma jeunesse. Son contenu était très limité : il se bornait à apprendre à reconnaître les caractères hébraïques (sans en comprendre le sens), à chanter les offices du vendredi soir et du samedi matin, y compris la *parashah*, lecture du chapitre de la semaine correspondant à la date de la *Bar-Mitzvah* dans la *Torah*. Quelques rudiments d'*Histoire Sainte* (sic !), d'où était absente toute référence à l'histoire locale et générale des Juifs d'Espagne, complétaient ce temps du jeudi matin (le *cours religieux*, re-sic !).

Mais la cérémonie de *Bar-Mitzvah* proprement dite représentait un moment fort, communautaire et privé. Communautaire, par l'importance que l'institution attachait à cet acte, consciente de sa valeur symbolique, renforcée par sa multiplication en peu de temps (nous étions au moins une quinzaine d'enfants nés après guerre, entre 1948 et 1950). L'aspect "rite de passage" était également accentué par la possibilité de "monter" lire la *Torah* à partir de ce jour. Cérémonie impressionnante aussi d'un point de vue privé : c'est l'âge où l'on peut être profondément croyant, sans aucune réserve (après cela peut changer, voir plus loin...). Etre fils unique ne faisait qu'accentuer les choses... Si l'on ajoute à cela quelques aspects familiaux plus personnels (faire à cette occasion la connaissance de "cousins" inconnus venant d'Alsace, province paternelle), on obtient un événement qui marquera la mémoire pour longtemps...



Cet épisode passé, j'ai vécu progressivement un double mouvement d'éloignement de la religion : je me suis éloigné de la synagogue, elle s'est éloignée de moi. Le changement de tradition a sans doute beaucoup contribué à cet éloignement : je commençais déjà à ne plus m'y retrouver dans les offices, sentiment accentué par la famille (exit le chœur de femmes) qui continuait à y être présente pour les fêtes, par foi et par devoir, mais en maugréant. L'incursion dans un mouvement national de jeunesse fut pour moi une découverte importante : il existait d'autres formes d'expression du judaïsme, pour les jeunes, que la liturgie locale ! Première vision élargie...

Emigré à Paris, une série de "hasards" me fait rencontrer des personnes et des structures qui m'amènent à acquérir d'autres éléments d'un judaïsme extra-bayonnais... Ces connaissances se situent sur plusieurs plans complémentaires : d'une part l'histoire et la pensée juive classiques, la langue hébraïque et l'histoire du judaïsme séfarade, c'est-à-dire de ses origines hispano-portugaises dont, paradoxalement, j'ignorais tout ; d'autre part l'histoire du monde ashkenaze et des communautés de l'Est, et tous leurs prolongements "laïques" (jusques et y compris le Cercle Gaston-Crémieux et ses proches !).

Cette dernière partie de ma vie juive a pris une valeur toute particulière : la découverte de formes de judaïsme détachées des questions religieuses, insoupçonnées jusqu'alors, m'a permis de me stabiliser dans une identité non assimilatrice et non culpabilisante (par rapport aux "pratiquants"). Cette identité s'est ensuite renforcée dans son extension familiale : mariage avec une Ashkenaze (plutôt athée, mais très sûre de son identité) et naissance de deux enfants. Avec ces derniers se posent de nouvelles questions : postulant que l'on désire leur transmettre quelque chose du judaïsme, quoi faire et comment ?

Nous n'avons plus (ou pas) le support de la foi, il n'est donc pas question de la réintroduire artificiellement. Nous savons la nécessité pour les enfants de faire des gestes concrets ; d'ailleurs nous en avons envie, pourquoi nous en priverions-nous ? Que peut-on faire alors ? Nous avons réadapté nos rites familiaux, non pas en en créant d'autres, mais en prenant dans ceux que nous connaissions des éléments susceptibles de pou-



voir “passer”, de représenter quelque chose à vivre avec nos enfants. Cela donne une nouvelle pratique des fêtes, fondée non plus sur la croyance en un Dieu mais davantage sur la continuité : “*C’est ainsi qu’on faisait chez nos parents...*”. On passe de la foi vécue au souvenir de la foi. Nous ne nous contentons pas, évidemment, de ces gestes, nous les complétons, entre autres, par des éléments historiques rapportés, par exemple, à la généalogie qui offre, comme dans toute famille juive, une diversité géographique qui est, en soi, tout un programme...

Cette situation est-elle tenable ? Elle est parfois critiquée, incomprise... L’argument le plus souvent avancé à notre rencontre étant que l’on ne peut pas pratiquer un rite sans le justifier par sa signification (sous-entendu : religieuse). Mais nous ne sommes pas d’accord sur ce point : pourquoi ces rites perdraient-ils tout sens dès lors que l’aspect purement religieux serait remis en cause ? Ne peut-on avancer d’autres justifications ? Par exemple, l’émotion qu’ils suscitent ?

Qu’un certain nombre de rites puisse donner à nos enfants un sentiment d’identité permettant d’affirmer une pluralité (et de la faire respecter) ; que ces rites puissent leur inspirer le désir de connaître leur propre histoire (individuelle, familiale et collective), histoire qui fournit un bon point de repère dans le monde, que ces éléments se posent en tant que vécu et créent à leur tour des souvenirs, constituerait à nos yeux un objectif suffisant pour justifier nos pratiques, dans la mesure où elles ne sont pas en contradiction manifeste avec les principes fondamentaux du judaïsme.

Nous arrivons maintenant, de nouveau, à l’époque de la *bar (bat)-mitzvah*, pour nos propres enfants cette fois... Doubles retrouvailles : au hasard d’un voyage, avec la tradition telle que je l’ai vécue, et par le cheminement de la vie : une nouvelle *bat-mitzvah* ? Mais les choses ne sont pas si simples : Eva a accepté l’offre de ses parents de suivre un enseignement de *Talmud-Torah* (chez les Juifs “libéraux”), pour avoir un contact avec un judaïsme extra-familial et, selon l’institution, en vue de cette cérémonie. Mais elle n’est pas d’accord pour faire acte d’une profession de foi dans laquelle elle ne se reconnaît pas (elle hérite de - et choisit pour le moment - l’athéisme de ses parents).



Ce refus me plonge dans la perplexité ; je me prends d'abord à faire ressurgir des doutes qui se rapportent directement à ma propre enfance et au discours de l'époque : la *bat-mitzvah* serait-elle une preuve d'identité (d'appartenance) juive, et ne pas la faire, une preuve de rejet ? Faux ! puisque nous vivons notre judaïsme - autrement - sans aucun doute identitaire. Autre argument : est-il possible que ma fille ne vive pas les mêmes événements que moi à l'époque où elle "devrait" les vivre (selon la tradition) ? Il n'y aurait donc pas pour elle de rite de passage (communautaire, familial) ? Cette question fait entrevoir une piste peut-être plus proche de la réalité (de mes sentiments en tout cas) : c'est que je ne revivrai pas, à travers mon enfant, ces mêmes événements, chose que j'avais imaginée (plus ou moins consciemment) comme allant de soi. La réalité, différente, est ainsi refusée par des arguments qui ne résistent pas à la moindre analyse ! De la difficulté de s'éloigner (un peu) de sa propre enfance...

La conclusion de tout cela peut être envisagée sur deux plans : d'un part celui de la dialectique entre rupture et continuité, d'autre part sur l'importance des aspects émotionnels.

Dialectique rupture/continuité : même si l'on est sûr de transmettre (mais jamais sûr du résultat - et comment le caractériser ?), les générations font changer les choses, malgré nous ! Mais ce n'est pas négatif, puisque, dans l'exemple de notre enfant, il n'y a pas, pour le moment, rejet mais acceptation du judaïsme d'une manière différente. Autre aspect de cette dialectique : j'ai été surpris de constater que la démarche qui a guidé nos discussions dans le groupe de réflexion autour du temps juif était, en quelque sorte, opposée à la mienne (et à quelques autres) : au lieu d'un parcours allant globalement d'un judaïsme religieux à un judaïsme non religieux, tout en conservant des attaches identitaires fortes (il ne s'agit pas du tout, à nos yeux, d'une assimilation), il s'agissait, pour la majorité des participants, en partant d'une identité bien ancrée mais sur des bases dénuées de connaissances et de rituels religieux, d'étudier les rites, de s'informer sur des pratiques que l'on n'a pas vécues personnellement ; nous avons alors tissé un parallèle entre la façon de vivre un judaïsme "laïque" et des voies plus classiques. Nous avons ainsi travaillé



sur les principales fêtes, le calendrier... en posant des questions, en évoquant des analyses sociologiques ou ethnologiques, en cherchant à savoir comment font ceux qui pratiquent (les rites traditionnels).

Quant à l'aspect émotionnel, je crois en avoir assez montré la position centrale, que ce soit en famille ou dans nos réunions de travail. Serait-ce là une des composantes d'un judaïsme indéfinissable, laïque ou religieux, séfarade ou ashkenaze, mais affectivement vécu ?

*J.-F. L.-P.*

## Témoignage

### Fragments de temps juif

Je ne me suis jamais représenté le temps de manière monolithique. Ma perception serait plutôt celle d'une combinaison d'un temps *vertical* - qui irait de ma naissance à ce jour - et d'un temps *horizontal* - qui serait celui de ma journée, de ma semaine, ou de mon année. Depuis ma naissance, mon vécu de Juif serait plutôt celui d'un clandestin, d'un être qui aurait défié les pouvoirs de la mort, du nazisme - les pouvoirs d'un monde où la vie juive ne serait pas autorisée, serait punie, éliminée. Ma vie de Juif est un défi continu au pouvoir de la mort, du mal, du chaos. Et tout chaos, tout mal, toute mort, est un défi à ma condition juive.

Ma vie juive, clandestine à ma naissance, l'est devenue moins à ce jour. Elle a progressivement pris un tour militant. Pour moi, depuis la fin de la guerre, depuis la fin de la *Shoah*, vivre a été un éternel défi à un monde qui n'a pas accepté pendant douze ans que les Juifs aient le droit de vivre. Si tel a pu être le cas pendant si longtemps, pourquoi cela ne serait-il pas possible à nouveau ? En tout cas, je suis né à une époque où il m'était interdit de naître, et *a fortiori* de vivre.

J'ai eu une période de vie où je n'avais pas le droit d'exister, puis une période où il ne fallait pas être Juif. J'ai eu plus tard une vie juive consciente : de dix à quatorze ans, je militais dans des mouvements de jeunesse qui préparaient à la vie du kibboutz, et je suivais des cours pour obtenir ma majorité religieuse. Mais lors d'un premier voyage en Israël, je me suis aperçu que je ne m'y établirais jamais. C'est ainsi que, pendant dix ans, je n'ai plus voulu être Juif, sauf à subir l'antisémitisme au quotidien, au lycée ou pendant mes études, ou dès que mes interlocuteurs avaient connaissance de mon nom. Il est vrai que ma qualité de Juif n'était pas écrite sur mon visage. A dix-huit ans je me suis fait un ami Juif lors d'un voyage de vacances. Dans le groupe cohabitaient des élèves d'extrême-



me droite et d'extrême gauche, dont certains devaient être appelés, comme on dit, à un grand avenir. Cet ami aimait comme moi à rester formellement dans la "clandestinité", alors même qu'il avait parfaitement l'air juif. Je retiens de cette époque l'ironie du regard des autres, de ceux des *goyim* qui prennent le droit de dire qui est Juif, à l'instar des nazis.

C'est avec 1967 que commencent chez moi les premières sorties réelles de cette clandestinité. La guerre des Six Jours casse chez moi le mythe du Juif éternelle victime ne voulant pas se défendre et encore moins attaquer. C'est en 1973, avec la guerre du Kippour, avec la rencontre d'un couple très militant et l'amitié de personnages en cours de migration, que je me rapproche davantage de la vie juive. C'est aussi à cette époque que je découvre le Cercle Gaston-Crémieux. En 1975, je quitte la France pour les U.S.A., d'où je reviens, un an après, pour m'acclimater à l'antisémitisme de gauche en prenant ma carte de nationalitaire juif. Je me mets à être Juif "à la carte"!

J'ai eu depuis des périodes où je célébrais les fêtes juives de manière diverses et variées, en fonction des événements ou de mes lectures, en fonction aussi de rencontres et de discussions. C'est ainsi que j'ai choisi de fêter *Hannoukah* comme première base d'éducation de mes enfants... et de ma femme : c'est pour moi la fête de libération nationale par excellence. *Pessah* m'a servi à leur apprendre le sacré et notre passé d'esclaves. *Kippour* m'a servi pour la remise en question de mes contrats moraux. La *Bar-* et la *Bat-Mitzvah* de mes enfants a été utile à leur intégration juive. Du *Shabbat*, il me reste la fréquentation occasionnelle de la synagogue et la prière du *Kaddish*, ainsi que le contact avec les rouleaux de la *Thora*. A la rue de Rosiers se rattachent les souvenirs mêlés de la cuisine juive non *caché* de la maison Goldenberg et de celle de ma belle-mère...

Je me sens maintenant Juif, tout simplement. Mais tout se complique quand la société - la société mondiale ou la société française - se met à dérapier dans la crise. Alors revient au galop l'image fantasmagorique de la mort, du mal et du chaos que j'avais eu tant de mal à exorciser. Je sens à nouveau le souffle de 1933...

E.K

## Récit

### Du temps des Juifs au temps juif

Il est des Juifs pour lesquels *le temps juif* traditionnel n'existe pas. Dans ma génération, et même après, il en fut pour qui le temps a été essentiellement ponctué par les fêtes catholiques et les fêtes républicaines du calendrier grégorien. Et puis aussi par des fêtes plus familiales : le 1<sup>er</sup> mai, où l'on promettait l'arrivée imminente du socialisme comme avait été promise dans les générations antérieures celle du Messie, la fête de l'Humanité, le jour du Mur des Fédérés. La commémoration du soulèvement du ghetto de Varsovie, des arrestations du 14 mai, de la rafle du 16 juillet 1942 n'étaient pas des célébrations inscrites dans *le temps juif* rituel, elles appartenaient à ce que j'ai entendu appeler *le temps des Juifs*.

Je connais un bourg dans le Tarn qui n'avait rien demandé à personne et dont on a fait dans les années 1940 un lieu d'*assignation à résidence*, où les Juifs étaient désignés par le vocable d'*assignés*; eux-mêmes se disaient en *résidence forcée*. J'y suis arrivée le jour de mes huit ans, j'en suis repartie trente mois et vingt-et-un jours plus tard, le 5 septembre 1945. La rumeur avait atteint le bourg et ma mère, qu'à Paris, à l'hôtel Lutétia, il revenait des déportés. Et nous sommes rentrées à Paris chercher en vain mon père.

Trente mois et vingt-et-un jours. Moins de mille jours. En moins de mille jours, le temps catholique est définitivement devenu le mien, même si j'ai tenté d'en faire le palimpseste sur lequel j'ai voulu fixer du *temps juif*. Et je dis bien le temps catholique, et non le temps chrétien, car dans ce bourg à forte minorité protestante, la vénération de Marie, m'a-t-il semblé, l'emportait quasiment sur celle de son Fils. Et quand revient le mois de mai, je pense autant à l'anniversaire de ma mère, le troisième jour du mois, qu'aux processions de la Vierge. *Le Temps des cerises, le 1<sup>er</sup> mai, les Fusillés de la Commune*, venus plus tard dans ma mythologie, ne



gommeront jamais le mois de Marie avec les lys blancs sur l'autel, de part et d'autre du Saint-Sacrement.

Je suis retournée dans le bourg treize ans plus tard. Pourquoi ai-je voulu montrer Lacaune-les-Bains à mon mari ? Peut-être parce que je n'en parlais jamais, ni du lieu, ni du temps qui y avait été vécu. Lui, m'avait beaucoup raconté son temps en Asie Centrale, homologue du mien dans les monts de Lacaune. Combien d'heures y sommes nous restés tous les deux ? Je me souviens juste d'une nuit passée à sangloter. J'ai mis des années à comprendre ce que j'avais ainsi hoqueté dans une chambre dont j'aurais voulu ne jamais sortir. Elle était sous les combles. Au-dessus de nos têtes, la cavalcade des souris.

Encore treize ans. Et j'ai amené ma fille dans le bourg. Je lui ai montré le pays, j'ai raconté. Je ne sais plus ce que j'ai raconté. Des incidents, des gens. Pas de larmes cette fois. Plutôt de la dérision il me semble. Par pudeur maternelle. Nous avons dormi dans un hôtel dont j'ai reconnu la patronne, une petite brune triste. Elle et moi avons été dans la même école, mais je ne savais plus laquelle. Dans la première ? La laïque où une classe, mixte, avait été réservée aux enfants des *assignés* ? Peut-être. Plutôt la deuxième, chez les Sœurs de la Présentation. La brune triste ne m'a pas reconnue, je ne me suis pas fait reconnaître et je ne lui ai pas demandé quelle avait été son école. J'ai juste raconté que j'avais habité le bourg, j'ai dit quand et qu'après la guerre j'étais retournée à Paris. Elle a eu l'air intéressée et elle a dit : "*Alors, vous étiez là au temps des Juifs ?*".

*Le temps des Juifs* a duré pour moi neuf-cent-trente-et-un jours. Des lustres plus tard, quelques scènes floues demeurées dans ma mémoire m'ont fait comprendre comment, à mon insu, en de subreptices événements, il avait été ponctué par *le temps juif*.

Je suis avec ma mère qui n'explique rien, jamais très causante. C'est le printemps. Elle est je ne sais où avec une autre femme que je connais, et d'autres encore. Je les regarde faire. Ma mère écrase des boules de pâte avec une bouteille en guise de rouleau à pâtisserie, les boules deviennent plates comme les pages d'un livre, une autre femme pique les pages avec une fourchette, et des lignes de pointillés, toutes droites, strient les galettes plates. Puis une autre les enfourne. Il me semble voir encore le

four d'où quelqu'un sort les plus anciens pains azymes dont je me souviens.

Un jour, ma mère m'emmène dans la campagne, toujours avec le sourire et dans le silence. Et je sens comme quelque chose de clandestin, de caché dans son attitude. Nous marchons longtemps avant d'arriver dans une maison où je retrouve quelques élèves de la classe des Juifs de l'école laïque. Je n'y allais plus. J'y perdais mon temps, avait considéré maman : comment une seule maîtresse pouvait-elle s'occuper d'enfants d'âges aussi divers ? Alors elle m'a mise à l'école des Sœurs. C'était l'école de Jacqueline, une fille du hameau où nous vivons. Elle était de deux ans mon aînée et savait beaucoup de choses. Ma mère avait demandé à Sœur Marie-Thérèse, l'institutrice, de me mettre avec Jacqueline. J'ai honte devant mes anciens condisciples, comme si je les avais trahis. Eux m'ignorent. Et j'assiste à un spectacle auquel je ne comprends d'abord rien ; puis je reconnais l'histoire d'Esther et de Mardochée, je l'ai lue dans mon livre d'*Histoire Sainte* chez les Sœurs. C'est elles qui m'ont initiée, les premières, à l'histoire des Juifs et qui m'ont dit leur culpabilité dans la mort de Jésus. Elles l'ont dit sans penser à mal. C'était comme ça.

Après tant d'années, je m'interroge encore sur l'air mystérieux de ma mère m'emmenant dans cette maison. Cette réunion d'enfants pour un jeu de *Pourim* était-elle clandestine ? Dangereuse ? Sûrement pas. Ma mère n'y a pas assisté. Or s'il y avait eu quelque risque, elle ne m'aurait pas laissée seule. Peut-être était-elle gênée de me replonger dans *le temps juif* dont elle s'était dégagée - en adhérant au *Bund*<sup>9</sup> dès l'âge de seize ans - comme d'un temps obscur, rétrograde, ainsi l'ai-je souvent entendu dire plus tard en yiddish, *a tsèrikguèshstanènèr tsait*<sup>10</sup>. Pourtant, dans une période où la menace était terrible que soient anéantis les Juifs et leur temps, elle a jugé nécessaire de renouer pour moi avec celui-ci, même subrepticement. Je ne pense pas à ce renouement comme à un moyen de neutraliser les effets du *temps catholique*, même si chez les *assignés* du bourg, ma fréquentation de *l'école libre* était perçue comme un reniement : ma mère,

---

<sup>9</sup> Le parti socialiste juif en Europe centrale, fondé en 1897.

<sup>10</sup> *Temps rétrograde.*



laïque et athée, absolument, s'en moquait. Selon elle, l'enseignement religieux n'avait aucune importance. Des fables. Catholiques ou juives, elle les logeait à la même enseigne. Elle ne pouvait imaginer que sa fille pût y croire. Son arme à elle, c'était le yiddish, la protection suprême. Elle me parlait yiddish, obstinément. Elle m'en entortillait. Ma judéité ne courait aucun risque. Il n'empêche, elle a quand même tenu à esquisser un *temps juif* dans le temps catholique qui m'imprégnait de plus en plus.

Me reviennent encore quelques images mystérieuses. Avec ma mère, devant une maison. C'est la nuit. De l'extérieur je vois des matelas empilés contre la fenêtre. La lumière est allumée mais ce qui est dans la pièce reste invisible. Nous entrons. Derrière la barrière des matelas, des gens sont assemblés. Il se passe quelque chose. Je l'ai senti, cela avait à voir avec les Juifs, cela marquait un moment juif. J'ignore lequel. Encore un autre moment juif, nommé cette fois par ma mère, mais bien sûr pas commenté. Elle a fait des beignets de pommes de terre, frits sans doute dans du saindoux car notre bourg est en pays de cochonnailles. Elle me dit : "*J'ai fait des latkès pour Hanoukka*". Ce devait être en décembre 1944, le bourg avait été libéré par les F.F.I. et les *assignés*, libérés eux aussi, n'avaient plus à pointer chaque lundi après-midi chez les gendarmes. Dans le pays, *le temps des Juifs* avait pris fin.

Et puis encore cette image. Un théâtre. Sur la scène, de nouveau des matelas empilés. Depuis les coulisses apparaissent parfois les têtes curieuses des F.F.I. - ceux-là même sans doute qui ont libéré le bourg au mois d'août. Ils semblent avoir installé leurs quartiers en cet endroit étrange. Dans la salle, comme s'ils étaient spectateurs, les *assignés* qui ne le sont plus : les femmes assises dans le fond, les hommes devant. *Yom Kippour* probablement. C'était en septembre, les grandes vacances. Je suis assise à côté de ma mère depuis longtemps, je m'ennuie. Autour de nous les femmes pleurent. Je me demande si ma mère ne pleure pas, elle aussi.

Avec la fin du *temps des Juifs* disparaissent les incursions dans *le temps juif*. Le temps se laïcise, même si, clandestinement, mon temps reste catholique. Et je pratique religieusement, en compagnie de ma mère, à Paris, les défilés du 1<sup>er</sup> mai et du Mur des Fédérés en pensant



aux processions du mois de Marie et de la Fête-Dieu de Lacaune-les-Bains.

\*

Arrive dans la maison, le nouveau mari de ma mère, un ancien casquetier, militant bundiste comme elle. Ma mère l'a initié au montage de tricots et ils travaillent ensemble dans le logement. Un jour d'une semaine à la fin de l'été, le nouveau mari cesse de travailler, ma mère hausse les épaules et travaille seule. Je la sens gênée. Mais comme d'habitude elle ne dit rien, je ne comprends ni la trêve au travail de l'un, ni l'agacement de l'autre. Un autre jour de la semaine suivante, même trêve du beau-père. En plus, et ostensiblement pour que je m'en aperçoive, ce jour-là, il ne fume pas. Maman, gênée, agacée, dit à son mari, en polonais - que je n'entends pas mais que je *flaire* - des choses. Il n'en a cure et inocule discrètement *le temps juif* dans la maison. Qui m'a dit le sens des trêves du beau-père ? Qui m'a parlé de *Rosh Hashana* et de *Kippour* ? Je ne me souviens plus. Ce qui m'est resté, c'est l'irritation de ma mère, sa honte du comportement de son compagnon, *petit-bourgeois* - en yiddish : *klein birguèlèkh* ; et ce n'est vraiment pas gentil quand c'est une militante qui l'assène. Est-ce à cette époque qu'elle me raconte sa rupture avec le *Rèboïnish-èl-Oïlim*<sup>11</sup>, le Seigneur du Monde ? Elle a neuf ans lorsque sa mère l'accuse, un jour de *Kippour*, d'avoir mangé un gâteau destiné à briser le jeûne après la sonnerie du *Shofar*. Or l'enfant a scrupuleusement jeûné. Et Dieu demeure silencieux. Pas un signe qui prouverait à la mère l'injustice de son accusation. Alors, comme Dieu n'a pas rétabli la vérité, Dieu est mort.

Après *Rosh Hashana* et *Yom Kippour*, le beau-père m'initie à *Pessah Seder*<sup>12</sup> chez son frère. Ancien communiste, ancien de l'Armée Rouge. Aujourd'hui, la fidélité de ces deux hommes à la tradition de leur

---

<sup>11</sup> Une autre périphrase pour désigner le *Très-Haut*.

<sup>12</sup> Le repas de la Pâque juive... la Cène de Jésus avec les Apôtres.



enfance ne m'intrigue plus. Longtemps elle m'avait paru incompréhensible. Tous deux étaient athées. Dans le désespoir. Affermis en leur conviction par l'indifférence du *Rèboïnish-el-Oïlim*, car à l'un comme à l'autre, la guerre avait anéanti les familles. Pour mon beau-père, ses trois enfants et leur mère disparus à Auschwitz. Pour son frère, sa femme et leurs enfants. Je n'ai jamais demandé combien d'enfants. Alors pourquoi les rites ? Le frère avait eu avec sa nouvelle épouse, elle aussi amputée d'un premier mari et d'un enfant, un petit garçon. Était-ce pour le petit garçon ? Peut-être. Et mon beau-père ? Pour moi ? A ce *Seder*, je n'ai rien compris. Personne ne m'a rien expliqué. Aux quatre adultes qui y participaient, tout semblait trop familier pour être commenté. Je n'ai même pas fait le lien avec la *Cène*. Comme si j'avais escamoté Jésus et ses apôtres, Juifs. Comme si j'avais escamoté Jésus tout simplement. Un moyen de camoufler la culpabilité qui m'avait été instillée à la Présentation.

\*

Peu à peu le désir du *temps juif* a commencé à sourdre en moi, tandis que s'imposait l'horreur rétrospective du *temps des Juifs*, la conscience du malheur juif de ce temps et la culpabilité d'avoir survécu à ce malheur. Puis est venu le besoin de s'affirmer du groupe en dépit du malheur, d'en faire un bonheur. J'ai commencé par une pause juive dans mon temps laïc, une seule : le jeûne du *Kippour*. Pause solitaire, en "Juive toute seule<sup>13</sup>". La pause s'est affirmée, est devenue ostentatoire après un conseil de professeurs au cours duquel le chef d'établissement, madame H., a dit à propos d'une de mes élèves : "*Elle a l'obséquiosité des Juifs*". La blonde professeur aux yeux bleus, au nez slave que j'étais, d'habitude grande pratiquante de l'esprit de l'escalier, a été ce jour comme inspirée, a su dire ce qu'il fallait et depuis n'enseigne plus jamais le jour du *Kippour*. Auto-

---

<sup>13</sup> *Le monde de pierre*, Tadeusz Borowski, Calmann-Lévy, 1964.

risation d'absence réglementaire, référence aux textes officiels, etc. Elle est juive, qu'on se le dise et lui épargne toutes ces sortes de choses embarrassantes pour tout le monde.

Avec la naissance de la petite fille est venue la volonté de transmettre l'appartenance juive. Volonté indiscutable, indiscutée. Cela allait de soi à l'époque. Mais est-ce que cela allait de soi ? Alors, dans le temps familial, se sont inscrites les marques juives. *Pessah*, fête de la liberté, toujours associée au souvenir du soulèvement du ghetto de Varsovie. *Hanoukka* pour les lumières, les *latkès* et le *Hanoukka-guelt* avec lequel on achète les cadeaux. Et *Pourim* avec les *Oumèn Tash'n* qui sont de si jolis gâteaux, si bons quand ils ne sont pas au pavot ; et l'histoire d'Esther et surtout de Mardochée dont l'astuce a sauvé son peuple. Un *temps juif* épisodique. La fille devenue grande a suivi sa mère dans la pause du *Kippour*.

\*

Depuis que j'allume mes bougies du vendredi soir, je crois avoir compris pourquoi mon beau-père tenait si fort aux pauses qui marquaient son *temps juif*. Il n'avait plus d'enfants à qui transmettre - je lui ai toujours refusé d'être mon père - et cependant il observait obstinément ses pauses, en dépit des sarcasmes de ma mère. Pour perpétuer en lui le Juif, au moment où il les vivait, pour marquer le *temps juif* qui le faisait définitivement Juif en communion avec les autres. La transmission juive est bien sûr verticalité, on la pense verticalité descendante, vers les enfants. Lui n'avait plus d'enfants, sa verticalité ne pouvait être qu'ascendante, il s'affirmait Juif par rapport à d'autres avant lui. Je me reconnais dans cette verticalité ascendante de mon beau-père.

La transmission *du temps juif*, pour mon compte, a été réalisée. Fallait-il la faire ? Elle l'a été par la médiation du *temps des Juifs*. Fallait-il le faire ainsi ? Questions tardives après avoir transmis l'appartenance juive comme allant de soi, puisque je m'affirmais "juive comme je respire", étant juive dans l'allant de soi. Par l'allumage des bougies, je renoue



avec le *temps juif* car cela ne va pas de soi. J'ai choisi de me souvenir, de perpétuer. En moi je perpétue. Ici, maintenant, je sais pourquoi je suis juive et librement je m'arrime à ceux qui m'ont précédée. Il est juste, pour chaque génération, de transmettre à la suivante un savoir, mais chaque génération, me semble-t-il, devrait repenser son appartenance, son inscription dans le *temps juif*. Elles ne vont pas de soi.

· B.B-F.

## Sommaire

- 5 Avant-Propos
- 7 *Récit*  
La rafle du Vel d'Hiv : Guy Atlan
- 17 *Témoignage*  
Images de *Kippour* : Edmond Kahn
- 19 *Récit*  
A propos du ghetto de Varsovie : Alfred Spira
- 27 *Témoignage*  
Conte messianique : Edmond Kahn
- 31 *Récit*  
Bayonne-Bordeaux, ou l'itinéraire d'un "Juif portugais"  
Jean-François Lévy-Péreyre
- 39 *Témoignage*  
Fragments de temps juif : Edmond Kahn
- 41 *Récit*  
Du temps des Juifs au temps juif : Berthe Burko-Falcman



## RÉCITS ET TÉMOIGNAGES

**L**e Cercle Gaston-Crémieux, groupe laïque de réflexion et de libres débats sur l'identité juive, vient de publier aux Editions Liana Lévi *Temps juif, lecture laïque*, un essai consacré à la redécouverte de grands moments de la vie juive, dans une vision respectueuse des traditions mais délibérément non religieuse. Né à l'occasion de cette quête, chacun des textes ici présentés (sous le titre générique du dernier d'entre eux) évoque un moment fondateur, pour son auteur, de son sentiment d'appartenance à la judéité.

Le recueil de *récits et témoignages* personnels ainsi rassemblés constitue un précieux complément, tout empreint de sensibilité, au livre sur le temps.



Cercle Gaston Crémieux

12 rue du Cambodge 75020 Paris

Prix : 50 F